



LA FOLIE
CORRIDA

JEAN CAU

GALLIMARD

Extrait de la publication



DU MÊME AUTEUR

Romans

- LES PAROISSIENS (Gallimard).
- LA PITIÉ DE DIEU *Prix Goncourt* (Gallimard).
- LE MEURTRE D'UN ENFANT (Gallimard).
- LE SPECTRE DE L'AMOUR (Gallimard).
- LES ENTRAÎLLES DU TAUREAU (Gallimard).
- LES OTAGES (Gallimard).
- UNE NUIT À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (Julliard).
- LE GRAND SOLEIL (Julliard).
- L'INNOCENT (Flammarion).
- MON LIEUTENANT (Julliard).
- LA GRANDE MAISON (Pré-aux-clercs).

Nouvelles

- LES ENFANTS (Gallimard).
- NOUVELLES DU PARADIS (Gallimard). *Prix de l'Académie française.*
- LES CULOTTES COURTES (Pré-aux-clercs).

Chronique

- LES OREILLES ET LA QUEUE (Gallimard).

Essais et pamphlets

- UN TESTAMENT DE STALINE (Fasquelle).
- L'AGONIE DE LA VIEILLE (La Table Ronde).
- LE PAPE EST MORT (La Table Ronde).
- LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT (La Table Ronde).
- LA GRANDE PROSTITUÉE (La Table Ronde).
- POURQUOI LA FRANCE? (La Table Ronde).
- LE CHEVALIER, LA MORT ET LE DIABLE (La Table Ronde).
- LETTRE OUVERTE AUX TÊTES DE CHIENS OCCIDENTAUX (Albin Michel).

Suite de la bibliographie en fin de volume

LA FOLIE CORRIDA



JEAN CAU

LA FOLIE
CORRIDA

nrf

GALLIMARD

© *Editions Gallimard, 1992.*

à Antonio D. Olano

.....

Mais au lieu d'être le poète que je suis, j'aurais préféré être un bon banderillero.

ANTONIO MACHADO

Ce que l'on pourrait reprocher à l'afición française, c'est de venir à la plaza avec un livre à la main...

ESPARTACO, *matador*

EN GUISE DE PRÉFACE

– *C'était à Morelia, le toro m'a attrapé. On m'a cousu, je suis sorti de l'infirmerie et j'ai tué deux autres toros. Un de mes plus beaux après-midi.*

– *Pourquoi ?*

– *A cause du coup de corne. J'avais une petite envie d'être blessé pour prouver que j'étais un vrai torero, pour qu'on sache que je n'avais pas peur et pour montrer fièrement ma cicatrice. Un matador qui n'a pas reçu de coup de corne, où veux-tu qu'il mette son orgueil ?*

– *Oui, c'est vrai. Et avec ta cicatrice, tu es devenu plus prudent ?*

– *Mais je l'ai toujours été, prudent ! Jamais je ne me suis fait cueillir pour le plaisir. Ce qui se passe, c'est que, comme l'art a ses règles et qu'il faut les respecter, quand le toro t'en empêche, c'est lui qui te cueille. Et pas de raison d'avoir peur parce que, si le rôle du toro c'est de t'expédier des coups de corne, celui du matador c'est de lui expédier des estocades.*

– *En risquant ta peau ?*

- *Mais en respectant les règles.*
- *Et elles sont quoi, ces règles?*
- *Je ne te les dirai pas en parlant comme un livre mais je les connais. Pour moi, c'est ne jamais fuir et ne pas rompre.*
- *Et si ce n'est pas possible?*
- *Il faut le pouvoir. Le secret du toreo, c'est d'attendre la charge, sans broncher, à ta place. Éviter que la corne te coupe en deux, pas avec les pieds mais avec la cape et la muleta. Et si ça rate, allez! Tu t'envoles! C'est pour ça qu'il y a des médecins dans les plazas.*
- *C'est que s'envoler, c'est très dangereux, non?*

Interrogé par « Parmeno », à qui se confiaient sans « rompre » les Joselito, Belmonte, Bombita, Minuto et autres El Gallo (in Lo que confiesan los toreros) et en ce temps où les matadors ne dissertaient pas en langue de bois devant un micro ou à la télé, mais s'exprimaient à l'antique, c'est Juan Silbetti qui parle. Il dit encore : « C'était un toro gris de San Nicolás Peralta. Sans le corriger, bien qu'il me mangeât le terrain, je lui expédie deux véroniques et, à la troisième, il m'envoie un coup de poignard vers le bras, jusqu'à l'os. L'année suivante, à Guadalajara, à commencer la troisième véronique, un gris, de Guadalupe, grand et plein de cornes, me flanque un coup, profond, dans un muscle. Et me voilà assis sur le sable, plus étonné qu'un petit bébé. Le grave, c'est après. Comme l'infirmerie était un désastre et que mon

coup de corne faisait peur aux docteurs, on me transporte à un hôpital. On me donne les premiers soins et on me laisse dans la chambre. Je me souviens que cette nuit, je me suis vu à Jalisco, habillé en torero, avec épée et muleta, en face de ce toro de Guadalupe qui avait une tête de cerf et qui me disait : " Silvetti, prends un fusil ou je t'arrache les tripes. " Et moi, pendant que je lui expliquais que les matadors ne se servent pas d'un fusil, il m'envoyait des coups de corne. Puis le soleil se lève. J'ai passé comme ça plusieurs jours, mais, un matin, les docteurs, qui croyaient que je dormais, se mettent à discuter. " Il faut lui couper la jambe. — Oui, il n'y a pas de sensibilité dans le pied. — On doit le sauver. On la lui coupera même s'il ne veut pas. " J'entends ça, je parle à une fille de l'hôpital, je lui donne un peu d'argent, je lui dis d'appeler une voiture et qu'elle s'arrange pour que le portier qui buvait beaucoup soit saoul et, moitié habillé, je fiche le camp. Je vais dans un hôtel, le cocher appelle un docteur qui ne coupait pas les jambes parce qu'il en était amoureux et, vingt-sept jours après, je toréais sur deux pieds. »

C'était une préface pour donner, à ce livre, un ton. Merci, « Parmeno » et Q.E.P.D. avec les ombres illustres que tu as évoquées.



Tout, dans la corrida, est rond et l'afición « a los toros » n'échappe pas à cette rondeur. Je vais donc, dans ce livre, faire valser, librement, mon propos, tantôt à l'aventure, tantôt même sans musique mais emporté par mon propre tournis.

Et déjà, par ce tournis entraîné, voici que je dessinerai, autour de l'afición, des cercles. Au centre du premier qui ensuite développe ses orbites de plus en plus vastes, se trouvent, évidemment, les professionnels : éleveurs, toreros, apoderados et directeurs de plazas. Autrement dit, les producteurs et les acteurs des spectacles tauromachiques. Leur afición est à la fois pure et louche, maquignonne et angoissée, avertie et cynique. Mettez-vous à leur place : les ganaderos, à qui le fait d'élever du bétail brave et la possession d'un fer qui

leur est un blason confèrent une noblesse (même lorsqu'ils ne sont pas de naissance noble et ne peuvent se targuer d'être Conde de la Corte ou de la Maza, Marqués de Domecq ou de Villamarta, plus anciennement Duque de Veragua ou de Pinohermoso...), sont auréolés d'un prestige étrange qui ressemblerait assez, à mes yeux, à celui du propriétaire d'une mine de diamants ou d'un personnage de légende dont le nom naît spontanément sous ma pointe Bic, le commendatore Enzo Ferrari. Qu'on m'eût présenté Monsieur De Beers, noble gentleman à favoris puritains – en tout cas tel que je l'imagine pour mieux rêver – debout sur le seuil de sa mine en forme de bouche de caverne conduisant à des intestins labyrinthiques grouillant de Niebelungen armés de pioches, que j'eusse été mis en présence du légendaire Commendatore, fondateur de la Scuderia rouge au cheval cabré et auquel je prête les traits de don Eduardo Miura – « seco de carnes y enjuto de rostro » (sec de chairs et avalé de visage), comme Cervantes nous dessine, d'un coup de burin, le Qui-chotte –, et je me fusse incliné, plein de révérence à décourager le plus poli des Japonais, devant ces dieux de ma mythologie. Ce que je fis, d'ailleurs, lorsque j'eus l'insigne honneur d'être présenté à don Eduardo, au cœur du temple, en la Maestranza, lors de l'hommage qui lui fut rendu à l'occasion du cinquantième anniversaire de la présence de ses toros à la Feria de Séville. Humble lévite, si don Eduardo avait porté

